

avec tant de courage le poids d'une occupation de plus de trois années en seront délivrés, sera un des plus beaux jours de ma vie ; et mon cœur français n'a pas moins joui de la fin de leurs maux que de la libération de la patrie... »

§

La Société des Concerts voyage. — Pour sa seconde fois depuis sa fondation, en 1828, la vieille Société des Concerts du Conservatoire ne se fera pas entendre cet hiver à Paris. Elle part en tournée, et quelle tournée ! le Canada et les Etats-Unis tout entiers.

Jusqu'ici, la nonagénaire compagnie n'avait fait que peu de voyages. Avant la guerre, elle avait été jusqu'en Hollande. Son second voyage fut la traversée de Paris, en 1914-1915-1916, lorsque furent données les Matinées nationales, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. La saison dernière, elle réintégrait son berceau, la salle des anciens Menus plaisirs du roi, rue Bergère ; cette salle si admirablement sonore, construite par Delannoy en 1807, et si archaïque en son décor pompéien Napoléon III (qui remplace une décoration premier Empire). La Société y a terminé, à Pâques, sa quatre-vingt-onzième « session ». Mais l'avant-dernier hiver, elle avait poussé jusqu'en Suisse, et, sous la direction de M. André Messager, elle y avait obtenu de remarquables succès, devant des auditoires qui ne juraient auparavant que par les kapellmeister allemands.

Patronnée par le financier Otto Kann, cette tournée américaine de la Société des Concerts du Conservatoire, — qui coûtera, dit-on, 700.000 francs au mécène transatlantique, — est assurée chez nos amis et alliés, non plus seulement de succès, mais de triomphes et d'ovations sans précédents dont les voyageurs et le chef qui les conduit rapporteront un inoubliable souvenir.

§

La sagesse de Renan. — « La gloire, dit un jour M. Renan, est le foie dont on nourrit les peuples. »

C'est Renan qui a parlé de « l'horrible manie de la certitude ».

« La beauté vaut la vertu », dit-il avec tranquillité.

Quelqu'un dit un soir à Renan : « Dieu existe-t-il ? — Pas encore », répondit-il.

§

La Conversation de M. de Talleyrand. — Si l'on cite beaucoup les mots de M. de Talleyrand, on a plus rarement parlé du ton de sa conversation. Voici là-dessus ce qu'écrivait en 1822 la duchesse de Broglie, fille de Mme de Staël : « J'ai dîné hier soir chez M. le duc d'Orléans, à côté de M. de Talleyrand. Il a été d'une grâce inimaginable pour moi. Il ne se donne pas la peine de cacher son but dans les avances qu'il fait aux gens, calculant qu'on se laisse tout aussi bien prendre, quand on a à se laisser prendre, en voyant le but qu'en le devinant. Il n'écoute jamais ce qu'on lui dit, et il fait des compliments très aimables sans changer l'expression de dédain qu'il a placée sur sa physionomie à tout hasard. Mais ce qui est singulier, c'est son sourire : il a une grâce tout à fait bizarre, il vient animer ce vieux visage tout ruiné ; et c'est comme un rayon de jeunesse et de grâce sur ses joues tombantes ; tout cela a une certaine séduction qui fait